

PAYSAGES

Mont-Blanc ? Et j'ai fini par immense nuage blanc et rouge imagination. Malheureusement moi - même les dangers d'aller planter tout en haut que qu'il me semblait voir circuler immaculée de sa cime, voilà que prendras qu'ensuite il m'ait vu couchant, avec son horizon Genève branches effeuillées. La partie de se retournant est aussi très-bien agréable à voir qu'à parcourir.

En descendant vers le lac, on suit la rue de la Corratierie, où sont la rue du Léman

On n'a pas le  
pays la dot  
l'édifice : la vérité n'en  
en épouvantent ; pourquoi n'ait-on  
si jolies, la cuisine, passable, le vin, notre fin  
qu'on en voit nous tenant de Paris, hélas ! que d'autres franchises  
Si je change de résolution, je te l'écrirai.

III. — PAYSAGES SUISSES.

Me voici donc parvenu à Genève : par quels chemins  
hélas ! et par quelles voitures ! Mais, en vérité, qu'aurais-je  
à l'écrire si je faisais route comme tout le monde, dans une  
bonne chaise de poste ou dans un bon coupé, avec une  
et un rond sous moi ? ... J'aime à dépendre, dans une  
sard : l'exactitude numérotée des bateaux, avec une  
fer, la précision des manœuvres, avec une  
jour fixes, ne réjouit  
même un si  
je suis

DE LA «PETITE FRANCE MYSTIQUE ET  
RÊVEUSE» À «LA VRAIE SUISSE»

LE PRÉAMBULE Nervalien DU *VOYAGE EN ORIENT*

Dans son *Voyage en Orient*, publié en 1851, Gérard de Nerval retrace un itinéraire en partie fictif, qui le mène à Vienne en passant par la Suisse et la Bavière, puis, après un séjour dans la capitale des Habsbourg, le conduit jusqu'à Trieste, d'où il s'embarque pour l'Égypte, puis remonte vers la capitale de l'Empire ottoman – qu'on appelle encore Constantinople – pour finalement rentrer en France après une escale à Malte. En réalité, celui pour qui «le rêve est une seconde vie» condense en un seul récit deux voyages qu'il fit réellement, mais dont seul le second le conduisit effectivement au Levant en 1843. D'octobre 1839 à mars 1840, il s'était rendu jusqu'à Vienne, espérant être envoyé par le secrétaire de la Présidence du Conseil des ministres jusqu'à Constantinople, mais ses espérances furent déçues, ce qui, ajouté à quelque déception amoureuse, le fit plonger dans une crise psychologique assez grave jusqu'à fin 1841. Plus d'un an s'écoula donc entre ces deux voyages, fondus en un seul dans la relation qu'il en publie à l'orée de la décennie suivante. Une lettre à son père envoyée de Vienne et datée

du 19 novembre 1839<sup>1</sup> permet de mesurer toute l'élaboration littéraire du récit de voyage, depuis ce premier degré de la relation aux textes publiés dans le journal *La Presse* l'année suivante, puis de ces articles à la version aboutie du *Voyage en Orient*.

Plusieurs prépublications jalonnent en effet l'histoire de ce *Voyage en Orient* qui s'inscrit dans une tradition bien connue du XIX<sup>e</sup> siècle, illustrée par Chateaubriand, Lamartine, Gautier, Maxime du Camp, Flaubert, Fromentin et d'autres. Le 28 janvier 1840, Nerval publie anonymement, dans *La Presse*, le récit de son voyage à Genève de novembre 1839. Ce texte constituera les deux premiers chapitres de l'«Introduction» du *Voyage en Orient*, intitulés respectivement «Route de Genève» et «L'attaché d'ambassade». Le 5 mars 1840, il fait paraître dans le même organe de presse des «Lettres de voyage» signées «Fritz», qui après quelques remaniements deviendront le chapitre III («Paysages suisses») et le début du chapitre IV («Le lac de Constance») de l'«Introduction».

Dès le premier paragraphe, Nerval se place *ex negativo* sous le signe du pittoresque, se plaignant du temps maussade de novembre qui rendrait inopportunes les «trois ou quatre vues sur la Suisse et l'Italie» ainsi que les «études alpestres» que «l'on a faites avant de partir<sup>2</sup>». Les italiques indiquent bien dans le texte le sens pictural que Nerval donne à ces termes<sup>3</sup>. Néanmoins, dans l'omnibus qui le mène de Ferney jusqu'à Genève, le voyageur sent son humeur s'éclaircir tandis que «par des campagnes encore vertes, par un pays charmant, au travers des jardins et des joyeuses villas» il arrive «dans la patrie de Jean-Jacques Rousseau<sup>4</sup>». Le génie tutélaire est ainsi

nommé dès le seuil à la fois textuel et géographique : à la manière du Janus biface placé jadis au-dessus des portes, l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*, embrassant du regard les deux rives du Léman, semble accueillir le voyageur français. Sa statue, récemment achevée par Pradier en 1835, se retrouve significativement au chapitre suivant, au milieu du pont :

« Te parlerai-je encore du quartier neuf, situé de l'autre côté du Rhône, et tout bâti dans le goût de la rue Rivoli ; du palais du philanthrope Eynard, dont tu connais les innombrables portraits lithographiés, qui se vendaient jadis au profit des Grecs et des Noirs ? Mais il vaut mieux s'arrêter au milieu du pont, sur un terre-plein planté d'arbres, où se trouve la statue de Jean-Jacques Rousseau. Le grand homme est là, drapé en Romain, dans la position d'Henri IV sur le Pont-Neuf ; seulement, Rousseau est à pied comme il convient à un philosophe. Il suit des yeux le cours du Rhône, qui sort du lac, si beau, si clair, si rapide déjà<sup>5</sup>. »

Quelle que soit sa révérence pour le « grand homme » dont il fait le trait d'union entre le pays qu'il visite et son pays natal<sup>6</sup>, il est révélateur que ce passage soit saturé de références à Paris et à un « philanthrope » français qui se réfugia à Genève pendant la Révolution. L'esprit du voyageur est-il encore, à sa première étape, si plein de la *Heimat* qu'il en cherche toutes les traces dans l'ailleurs proche ? On pourrait le penser, malgré les touches d'humour et d'auto-dérision dont il allège ce portrait presque chauvin :

« Ce sont bien les hautes Alpes que l'on découvre de tous côtés à l'horizon. Mais où est le Mont-Blanc ? me disais-je le premier soir ; j'ai suivi les bords du

lac, j'ai fait le tour des remparts, n'osant demander à personne: "Où est donc le Mont-Blanc?" Et j'ai fini par l'admirer sous la forme d'un immense nuage blanc et rouge, qui réalisait le rêve de mon imagination. Malheureusement, pendant que je calculais en moi-même les dangers que pouvait présenter le projet d'aller planter tout en haut un drapeau tricolore, pendant qu'il me semblait voir circuler des ours noirs sur la neige immaculée de sa cime, voilà que ma montagne a manqué de base tout à coup; quant au véritable Mont-Blanc, tu comprendras qu'ensuite il m'ait causé peu d'impression<sup>7</sup>. »

Certes, Nerval se hâte de valoriser les «vues» qui s'offrent à ses yeux, mais en accentuant le pittoresque aux dépens du réel, la ville étant «très bien disposée pour le coup d'œil», et présentant «un amphithéâtre de rues et de terrasses, plus agréable à voir qu'à parcourir<sup>8</sup>». Plus loin, il renforce ce paradigme pictural: dès que l'on tourne le dos à la ville sur le bateau qui vogue vers Lausanne, «le coup d'œil présente tout à fait l'illusion de la grande mer» et la rive nord du Léman devient une «image affaiblie de ces riants détroits du golfe de Naples<sup>9</sup>». Le champ lexical du reflet, du décor, de l'illusion, trahit une certaine condescendance, comme si le voyageur ne pouvait appréhender la réalité locale qu'à travers une médiation franco-italienne, elle-même redoublée par une sorte de jeu baroque de l'artifice.

Même la vue «admirable» dont il jouit depuis les hauts de Lausanne se réfracte subjectivement en un kaléidoscope de clichés plutôt désobligeants: «Le lac s'étend à droite à perte de vue, étincelant des feux du soleil, tandis qu'à gauche il semble

un fleuve qui se perd entre les hautes montagnes, obscurci par leurs grandes ombres. Les cimes de neige couronnent cette perspective d'Opéra, et, sous la terrasse, à nos pieds, les vignes jaunissantes se déroulent en tapis jusqu'au bord du lac. Voilà, comme dirait un artiste, le *poncif* de la nature suisse, depuis la décoration jusqu'à l'aquarelle ; nous avons vu cela partout<sup>10</sup>. » Là encore, les italiques situent nettement le terme de *poncif* à l'intérieur du lexique pictural. Rappelons que le mot désignait à l'origine une feuille de papier sur laquelle se trouvait un dessin aux contours piqués de trous que l'on reproduisait en pointillé sur une autre feuille ou sur un textile en passant sur le tracé une « ponce », c'est-à-dire un sachet à mailles larges rempli de poudre colorée. Plus loin, Nerval va même jusqu'à s'excuser auprès de son dédicataire – le poète Philothée O'Neddy<sup>11</sup> –, et par là même de son lecteur, en invoquant sa familiarité avec toutes les « vues » qu'il peut lui présenter de la Suisse : « Pardonne-moi de traverser si vite et de si mal décrire des lieux d'une telle importance ; mais la Suisse doit t'être si connue d'avance ainsi qu'à moi, par tous les paysages et par toutes les impressions de voyage possibles, que nous n'avons nul besoin de nous déranger de la route pour voir les curiosités<sup>12</sup>. »

Sans doute faut-il faire ici la part d'une stratégie d'écriture propre au récit de voyage, menacé à chaque phrase par la banalité du « déjà-vu » et du « déjà-dit »<sup>13</sup>. La dénonciation du « poncif » est un moyen rhétorique habile pour imposer son réemploi, une manière de le relégitimer par une sorte de prétérition qui flatte en outre la culture viatique et picturale du lecteur. Néanmoins, cette persistance

du ton dysphorique culmine dans la mention de la cathédrale de Lausanne, « fort belle église gothique » mais qui a pâti de sa réaffectation au culte protestant et qui lui apparaît « comme toutes les cathédrales de la Suisse, magnifiques au-dehors, froides et nues à l'intérieur<sup>14</sup> ». Faut-il voir dans cette remarque de détail une généralité implicite, appliquée à une contrée qui ne serait qu'une belle écorce, un décor peint dont les prestiges, au sens étymologique du terme, ne cacheraient sous la surface chatoyante qu'un vide presque angoissant ? La cathédrale de Berne, quoique « d'un goût plus sévère<sup>15</sup> », lui apparaîtra tout aussi belle et d'une certaine manière plus authentique, plus conforme à sa vocation.

En fait, ces impressions négatives de la Suisse romande trahissent un symptôme typique de ce que Gautier appelait le « déplorable prurit » du voyageur romantique<sup>16</sup>. Obsédé par le besoin du décentrement, de l'ailleurs, de l'*Unheimliche*, celui-ci réagit très mal à toute réalité qui lui paraît trop familière, trop semblable à la *Heimat*. À l'instar de l'ami Théo, qui dans son *Voyage en Espagne* reprochait aux habitants de Barcelone de ressembler par trop aux Français, Nerval ne semble voir dans la Suisse romande qu'une extension de son propre pays<sup>17</sup>. Tout au plus concède-t-il à cette « petite France mystique et rêveuse<sup>18</sup> » des caractères qui lui sont chers et répondent à son tempérament personnel. Il va même jusqu'à évoquer, sans les nommer – contrairement à ce qu'il a fait pour Rousseau –, les mânes romantiques de Germaine de Staël<sup>19</sup> et Benjamin Constant, grâce à qui cette contrée « nous a doués de toute une littérature et de toute une poli-

tique<sup>20</sup>». Le compliment n'est pas mince, surtout de la part d'un germanophile tel que le traducteur de *Faust*, qui semble accréditer par ces mots l'idée que le groupe de Coppet a servi d'*interface*, si l'anachronisme peut être toléré, entre une France encore baignée de sèche clarté latine et les brumes visionnaires d'un monde germanique reconnu comme berceau du Romantisme. Néanmoins cet hommage furtif, et comme virtuel, est aussitôt déprécié par le contraste entre une petite sœur «mystique et rêveuse» de ce que l'on nommait encore la *Grande Nation*, et cette «vraie Suisse» dans laquelle il va «mordre cette fois à pleines dents<sup>21</sup>».

Rapides, lancés au rythme endiablé de l'impériale qui le mène vers le cœur du pays, les quelques instantanés nocturnes du lac de Neuchâtel contrastent avec les clichés lumineux du premier lac. On est passé de l'autre côté du miroir, vers l'ailleurs véritable, à travers un corridor magique de nuit et de lune. Puis dans une révélation matinale surgit Berne, «la plus belle ville de Suisse assurément<sup>22</sup>», dont les ours de pierre qui lui rappellent ceux du domaine de Bradwardine dans *Waverley* sont le meilleur brevet imaginable de Romantisme, l'Écosse de Walter Scott, patrie mythique d'Ossian, étant une terre encore plus originelle que la mosaïque allemande. Cet imaginaire des luths constellés et des tours abolies est immédiatement corroboré par les célèbres fontaines monumentales dont «chacune est défendue par un beau chevalier sculpté qui brandit sa lance». Tout y est plus «vrai» que dans l'austère Genève, jusqu'aux laides cabanes de bois des bords de l'Aar qui ressemblent à celles des rives du Léman, mais



sont transfigurées par un souvenir sensuel emprunté aux *Mémoires* de Casanova. Même s'il concède que leur usage n'est plus aussi licencieux qu'à l'époque du Vénitien, ce XVIII<sup>e</sup> siècle qui est pour lui l'époque du libertinage élégant et de l'Illuminisme, Nerval se plaît à évoquer des filles du canton servant le baigneur dans le plus simple appareil, « comme des naïades de Rubens<sup>23</sup> ». Charmante vision du « fleuve d'oubli » et de « l'oreiller de chair fraîche » où Baudelaire conjuguera, quinze ans plus tard, l'esthétisme et une sensualité à peine plus marquée que celle de Nerval, que l'on imagine trop souvent perdu dans des songeries ésotériques et sentimentales, alors qu'il est loin d'être insensible à des réalités plus pulpeuses : dans un passage des « Lettres de voyage » de 1840 qu'il a retranché du texte de l'« Introduction » au *Voyage en Orient*, il mentionne une halte à Aarau, où il fut heureux de souper « dans la maison d'une hôtesse fort jolie, fort décolletée, et vêtue (par pure bonté pour vous) du costume national<sup>24</sup> ». À ce plaisir des yeux s'ajoute l'agrément sapide d'une cuisine dont la vedette est la « véritable truite des lacs et des torrents, cette fraise du monde animal ». Néanmoins, même si Berne offre « un coup d'œil dont on ne peut se lasser », ce qui lui donne une claire supériorité par rapport à Genève et Lausanne, on reste dans le registre du pittoresque et du spectaculaire.

Zurich, étape suivante du voyage pressé vers les terres allemandes, se dédouble sous la plume de l'écrivain-voyageur en une réalité « vulgaire » – au sens de : banale, commune – et une ombre idéale de la « ville fameuse qui a renouvelé les beaux jours de Guillaume Tell en renversant la toque insolente

du professeur Strauss<sup>25</sup> : allusion à Friedrich Strauss qui avait publié en 1835 une *Vie de Jésus* préfigurant celle de Renan où le Messie était présenté de manière « *menschlich, alzumenschlich* » et qui avait déplu aux protestants traditionnels de la ville de Zwingli. Dans les « Lettres de voyage » parues en 1840 dans *La Presse*, Nerval s'étendait sur cet incident, notant que le parti « straussien » était un peu mieux toléré à Lausanne, où l'on surveillait toutefois les propos d'un autre professeur de même obédience. On décelez donc chez lui une sympathie envers ceux qui s'opposent aux précurseurs du *désenchantement du monde*, bien que lui-même, dans la série de sonnets « Le Christ aux Oliviers », reprenne l'image d'un Christ orphelin du Ciel qu'avait popularisée en France la traduction tronquée du « Songe » de Jean-Paul Richter par Mme de Staël<sup>26</sup>. Au final, le double imaginaire de Zurich s'estompe devant une réalité décevante, contrastant avec un écrin naturel de montagnes et de lacs que la ville ne semble pas mériter. S'ensuit une dernière étape dans une ville qui ne sera pas nommée – probablement Winterthur – et qui ne vaut que par son parfum allemand, annonciateur de la terre aimée située sur l'autre rive du lac de Constance. Nerval ne mentionne d'ailleurs que la grand-rue « étincelante d'enseignes dorées » qui semble le propulser selon un axe exact vers le but attendu. Du reste, cette ville « a toute la physionomie allemande ; les maisons sont peintes ; les femmes sont jolies<sup>27</sup> » et, *last but not least*, « les tavernes sont remplies de fumeurs et de buveurs de bière », à l'instar du *Gasthof* de l'Aigle à deux têtes dans *Deux acteurs pour un rôle* de Gautier, dont le début plagie sans vergogne « Les amours de Vienne » de Nerval,

DE LA PETITE FRANCE MYSTIQUE ET RÊVEUSE

le sixième chapitre de l'«Introduction» au *Voyage en Orient*.

Une fois en vue des poteaux où brille le lion de Zaehringen, dans le «champ d'or et gueule» des armes de la famille qui fonda les deux Fribourg, Nerval sent son excitation monter à la pensée de revoir Constance, cette «petite Constantinople<sup>28</sup>». «Adieu donc à la Suisse, et sans trop de regrets<sup>29</sup>»: telle est la formule désabusée, en forme d'alexandrin blanc, que lui inspire ce pays qui à ses yeux commence encore trop français et finit pas assez allemand. Difficile dialectique du même et de l'autre, ce préambule helvétique au périple vers l'utopie orientale n'en est pas moins significatif: placé *a posteriori* comme un narthex du sanctuaire de l'ailleurs, cet espace suisse est pour Nerval la première station d'un chemin initiatique qui devait le conduire à une découverte de lui-même, terminus resté pour lui inaccessible du voyage de la vie.

MICHEL VIEGNES

NOTES

29. Victor HUGO, «Ymbert Gallois», art. cit., p. 194.

30. *Ibid.*, p. 203-204.

31. *Ibid.*, p. 205.

32. *Ibid.*, p. 204.

DE LA «PETITE FRANCE MYSTIQUE ET RÊVEUSE»  
À LA «VRAIE SUISSE»

1. On en trouvera la transcription dans les *Œuvres complètes* de NERVAL, t. I, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1989, p. 1321. Voici les phrases consacrées à la Suisse: «Tu sais que je voulais descendre par l'Italie afin d'avoir encore un peu de beau temps; mais à Lyon, on m'a dit que les routes des Alpes étaient mauvaises et couvertes de neige; de sorte que je me suis dirigé vers Genève, afin de voir du moins la Suisse que je n'avais pas vue encore. J'ai pris par Bourg, Nantua et Ferney. Je suis resté deux jours à Genève et voyant le beau temps venir j'ai pris le bateau à vapeur pour Lausanne. La journée a été magnifique. J'ai pu me rendre compte du moins des plus beaux effets de la nature en Suisse. J'ai débarqué à Lausanne vers 3 heures et je suis reparti le soir même pour Bâle, à Bâle j'ai trouvé une fort belle ville, la plus belle de la Suisse assurément. Seulement il y faisait très froid. Ensuite, par Aarau, je suis arrivé à Zurich où j'avais quelques études à faire. Le lendemain, j'ai pris la poste pour Constance, puis le bateau à vapeur qui m'a conduit à Lindau. Là j'étais en pleine Allemagne.»
2. Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient*, éd. Jean GUILLAUME et Claude PICHOS, dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1984, p. 173.
3. Sur le rapport de Nerval aux arts plastiques, voir

entre autres Jacques BONY, «Nerval et la peinture italienne», dans Monique STREIFF MORETTI (dir.), *L'Imaginaire nervalien. L'espace de l'Italie*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1988, p.335-351, ainsi que Hisashi MIZUNO, «Nerval, écrivain de la vie moderne et la peinture hollandaise», *Revue d'histoire littéraire de la France*, 102/4, 2002, p.601-616, et du même auteur, *Nerval. L'écriture du voyage*, Paris, Champion, 2003, p.47-72.

4. Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient*, éd. cit., p.178.
5. *Ibid.*, p.183.
6. On se souvient que *Sylvie* est tout imprégné du souvenir de Jean-Jacques, depuis le moment où le narrateur récite des morceaux de *La Nouvelle Héloïse* à Sylvie pendant qu'elle cueille des fraises, au chapitre IX intitulé «Ermenonville».
7. Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient*, éd. cit., p.182-183.
8. *Ibid.*, p.183.
9. *Ibid.*, p.184.
10. *Ibid.*
11. Auguste-Marie Dondey, dit Philothée O'Neddy (1811-1875), membre du Petit Cénacle avec Nerval, Théophile Gautier et Pétrus Borel. Dans *La Presse*, l'adresse était au pluriel et désignait les Parisiens (cf. *ibid.*, p.1418, variante b de la page 197). D'où Hisashi Mizuno conclut (*Nerval. L'Écriture du voyage, op. cit.*, p.59): «Ce sont donc des relations en direct d'un touriste parisien aux Parisiens.»
12. Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient*, éd. cit., p.186.
13. Sur ce patrimoine littéraire et pictural, voir Claude REICHLER et Roland RUFFIEUX, *Le Voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de*

NOTES

*la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1998 et Claude REICHLER, *La Découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg Éditeur, 2002.

14. *Ibid.*, p. 184-185.
15. *Ibid.*, p. 186.
16. Dans l'entretien recueilli par son gendre Émile BERGERAT, *Théophile Gautier. Entretiens, souvenirs et correspondance*, Paris, Charpentier, 1879, p. 125.
17. C'est du reste ce qu'il affirme dans le récit de son voyage aux Pays-Bas en 1852: «Pour moi, j'ai toujours considéré les pays de langue française, tels que la Belgique, la Savoie et une partie de la Suisse et des duchés du Rhin, comme des membres de notre famille dispersés.» (*Œuvres complètes*, t. III, éd. cit., p. 197). Les frontières politiques sont contingentes, celles de la langue priment, car c'est cette dernière qui pour lui définit la «famille» culturelle. Il ne prend pas en compte la mémoire historique d'un peuple, à laquelle fait référence Ramuz dans sa célèbre lettre à Bernard Grasset, où il se définit comme «Français de langue» et non «Français de France».
18. Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient*, éd. cit., p. 185.
19. Alors que Mme de Staël est nommée, entre Rousseau et Balzac, quelques lignes plus haut dans la version de *La Presse* (*ibid.*, p. 1409). La suppression de son nom dans le *Voyage en Orient* n'est pas anodine.
20. *Ibid.*
21. *Ibid.*
22. *Ibid.* Curieusement, dans la lettre à son père, Nerval ne parle pas de Berne, mais de Bâle, «une fort belle

ville, la plus belle de Suisse assurément», qui occupe également la place de l'étape entre Lausanne et Zurich. Comme la description de la ville, dans *La Presse* et *Le Voyage en Orient*, semble bien concerner Berne, il faut probablement en déduire une étonnante confusion de l'épistolier.

23. *Ibid.*, p. 186.
24. *Ibid.*, p. 1410.
25. *Ibid.*, p. 187.
26. Voir à ce sujet l'étude classique de Frank Paul BOWMAN, *Le Christ romantique*, Genève, Droz, 1973.
27. Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient*, éd. cit., p. 187.
28. *Ibid.*, p. 187-188.
29. *Ibid.*, p. 187.

#### MICHELET, LA SUISSE ET LE SUBLIME

1. Jules MICHELET, *L'Insecte* [1857], éd. Paule PETITIER, Paris, Éditions des Équateurs, 2011, p. 37.
2. Paule PETITIER, *Jules Michelet. L'homme histoire*, Paris, Grasset, 2006, p. 327.
3. Jules MICHELET, *L'Insecte*, éd. cit., p. 39.
4. *Ibid.*, p. 42-43.
5. *Ibid.*, p. 44-45.
6. *Ibid.*, p. 45.
7. *Ibid.*, p. 73.
8. «Dans le processus de "paysagisation", le XVIII<sup>e</sup> siècle, en réalisant la promotion de la belle nature, a sans aucun doute une place à part. [...] On passe du paysage idéal, non localisé, a-historique de